

GILLES LAPOINTE, SYLVIE READMAN ET
ÉLISABETH NARDOUT-LAFARGE, *L'hiver de force à pas perdus. Le Montréal de Réjean Ducharme*, Montréal, les éditions du Passage, « Autour de l'art, n^o 005 », 2014, 80 pages

François Rioux

Volume 9, numéro 3, été 2015

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/78179ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Ligue d'action nationale

ISSN

1911-9372 (imprimé)

1929-5561 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Rioux, F. (2015). Compte rendu de [GILLES LAPOINTE, SYLVIE READMAN ET ÉLISABETH NARDOUT-LAFARGE, *L'hiver de force à pas perdus. Le Montréal de Réjean Ducharme*, Montréal, les éditions du Passage, « Autour de l'art, n^o 005 », 2014, 80 pages]. *Les Cahiers de lecture de L'Action nationale*, 9(3), 32–32.

LA BEAT GENERATION

suite de la page 31

lui «le meilleur romancier canadien-français de l'impuissance» (p. 163), mais aussi «un demeuré, un grand tata de l'écriture, et si semblable à nous tous qui ne pouvions être plus que les projections de nous-mêmes» (p. 162).

Le territoire est un espace naturellement partagé par les beats et le Québec. Au fil de son regard sur des œuvres de Gilles Archambault, Réjean Ducharme, Louis Hamelin, Dany Laferrière, Jacques Poulin et Michel Vézina, Ménard montre une Amérique arpentée par sa littérature, sous le signe d'un nomadisme doublé de la conscience cynique qu'«au bout de la route, il y a la désillusion, le constat d'échec du rêve américain et la vie qui s'ensuit.» (p. 217)

Ainsi, chez Laferrière, dont l'association aux beats est moins évidente, c'est avec l'ensemble autobiographique de La légende américaine que l'œuvre de Kerouac a en commun «un jeu identitaire entre le réel et le rêve» (p. 223), toutes deux écritures de «nomades intellectuels» (p. 228), attentives au quotidien des gens et des rues.

Chez Hamelin, autrement, Kerouac est le «rêve malheureux d'une identité impossible à fixer» (p. 232) qui anime la quête du personnage de Ti-Luc Blouin dans son roman d'apprentissage Le joueur de flûte. Avec Ducharme, enfin, on lira dans Dévadé un après-route où le personnage de Bottom revient battu de son périple en «sale paradis», tandis que son acolyte Bruno y poursuit ses tribulations jusqu'à la mort.

LES OUVRAGES PUBLIÉS PAR L'ACTION NATIONALE ÉDITEUR



action-nationale.qc.ca

HORIZONS

Dans la perspective d'une lecture universitaire, j'avoue être resté sur ma faim par moments et ne pas avoir reconnu dans cet ouvrage la très grande rigueur habituelle des Éditions Nota bene. Des citations non-répertoriées en bibliographie, quelques coquilles et beaucoup de répétitions langagières m'ont fait tiquer. De manière générale, j'aurais apprécié que soient considérablement plus cités les textes étudiés. On aurait aussi pu penser à reproduire, même en petite taille, les couvertures des nombreux romans québécois étudiés, dont le patrimoine matériel est toujours parlant.

On sent en revanche un net souci d'accessibilité derrière la construction de l'ouvrage, notamment par la consignation de plusieurs passages théoriques plus costauds en notes de bas de page, ce qui vient certes alléger le corps du texte. À n'en pas douter, l'essai de Ménard devrait intéresser le vaste et enthousiaste lectorat québécois des Kerouac, Ginsberg et cie. Accessible et pertinent, *Une certaine Amérique à lire* promet effectivement de beaux horizons. ❖

GILLES LAPOINTE,
SYLVIE READMAN ET
ÉLISABETH NARDOUT-LAFARGE
**L'HIVER DE FORCE À PAS
PERDUS. LE MONTRÉAL DE
RÉJEAN DUCHARME**
Montréal, les éditions du Passage,
«Autour de l'art, n° 005», 2014,
80 pages



À Dublin, passant devant tel pub, traversant tel pont, on remarque une plaque de bronze sur laquelle est inscrit le passage d'Ulysse qui mentionne ce pub ou ce pont. Je ne me rappelle pas avoir vu quelque chose d'analogue à Montréal — or, il vrai que j'habite cette ville, je ne la visite pas, on ne regarde pas de la même façon. Si la littérature n'entre pas dans Montréal, autant faire l'inverse, et c'est ce qu'on a voulu avec le petit livre *L'hiver de force à pas perdus*. Puisque Gilles Lapointe, l'initiateur du projet, a tenu à nous infliger chaque menu détail de son élaboration, je vais moi aussi parler de moi.

J'habitais encore Rimouski quand j'ai lu *L'hiver de force* pour la première fois, à la varsité, il ne m'a pas quitté depuis, je l'ai relu, et puis, rendu à Montréal, j'ai bien vu que ce roman est un classique pour la jeune génération de littérateurs : on dit «ki manchent da marde», on dit que le sens de la vie c'est d'être saoul, on est des désespérés, mais on ne se découragera jamais, on a des macarons «André et Nicole». Je l'ai enseigné, plusieurs fois, si bien que je le connais un peu par cœur. On m'a donc signalé la plaquette dont je suis censé parler ici.

Sur les pages de gauche on trouve un passage du roman de Ducharme, sur les pages de droite, une photographie d'un lieu montréalais. On saura gré aux auteurs de s'en être tenus aux paysages montréalais, après tout Anjou c'est lette, et puis Nardout-Lafarge le rappelle justement, André n'aime pas sortir de la ville qui y correspond. Au début, chacun des trois auteurs présente le livre sur deux, trois ou sept pages. Et c'est tout.

Il y a deux séries de photographies, la première date de la fin des années 1970 (dans le roman on est au printemps 1971), la seconde des années 2010. La première est nette, ce sont des photos d'époque : OK cool. La seconde série est floue, pour «inscrire dans l'image une forme de temporalité et de mobilité qui fasse écho aux extraits narratifs»; mon vieux fond paysan me dit que c'est juste flou pour eurien, mais bon, puisque la photographie était «hallucinée par le récit» (comme «hallucine» Petit Pois quand elle est bouleversée, contrariée, etc.), on fera avec. Mais dans ce récit justement, le regard d'André et Nicole est tout sauf flou et évaporé, il est incisif, il n'en laisse pas passer une. Et à la fin, même si André et Nicole arpentent la ville, c'est l'intensité de ces personnages, la puissance de leur parole qui font qu'on ne s'écœure jamais du roman; les lieux, c'est anecdotique.

Bref, c'est propre, un peu vide, on s'en passe.

François Rioux

Professeur de littérature, cégep Montmorency